

À voir

Dans son chaleureux théâtre, Didier Bezace confère un vrai relief à cette pièce autour d'une femme paradoxalement mûre et repliée comme un bourgeon jusqu'au moment où... Une mise en scène inspirée d'un bout à l'autre.

par Céline Laflute



MAY

D'après 'The Mother', scénario original d'Hanif Kureishi

D'après la traduction de Dyssia Loubatière

Adaptation et mise en scène de Didier Bezace

Avec Antoine Basler, Patrick Catalifo, Jean Haas,
Geneviève Mnich, Lisa Schuster...

Musique: Laurent Caillon et Teddy Lasry

■ Jusqu'au 3 juin 2007

Au Théâtre de la Commune, Centre dramatique
national d'Aubervilliers

2, rue Édouard-Poisson

93300 Aubervilliers

Du mardi au samedi à 21h00, le dimanche à 16h30

Réservations au 01 48 33 16 16

May conte l'histoire
d'une éclosion à
retardement.

Derrière la mère, la veuve, la grand-mère, la belle-mère, c'est la femme qui est étouffée, tapie à l'extrême. *May* conte l'histoire d'une éclosion à retardement. Le « moi de May » (1) est effectivement au cœur de la pièce d'Hanif Kureishi, dominée par la place de l'individu dans la cellule familiale comme microcosme de la société toute entière. L'exclusion débute par un dialogue rendu impossible : les enfants de May, des adultes eux-mêmes parents que leur vie professionnelle et affective mène par le bout du nez, sont à peine accessibles, notamment son fils Bobby, au bord de la crise de nerfs. May est victime de leur quotidien tourbillonnant et de leur sollicitude pressée, agacée. « Être chassé de la communauté linguistique, être dépouillé de ses propres mots, c'est être vraiment déshumanisé » écrit Hanif Kureishi. Dans cette période de flottement qui suit le deuil du chef de famille, les perspectives autres que l'orée de la vieillesse et de la solitude qui l'accompagne s'effacent pour la jeune veuve admise temporairement dans le logis des enfants. Le jeu tout en intériorisation de Geneviève Mnich ne laisse pas de faire apparaître des traits de personnalité bien marqués.

Au contact de sa progéniture pendant ce moment de vie transitoire, May se voit plutôt renvoyer l'image d'une mère coupable. Les houleuses relations mère-fille avec l'aguicheuse et désarmante Paula (Lisa Schuster) n'empêchent pas May de continuer à marcher sur du coton, sa carapace invisible, son indifférence à elle ; « c'est un acte de survie solitaire et scandaleux [...], un voyage narcissique vers elle-même pour sentir un peu de sa propre existence flotter » interprète D. Bezace. Invitée par Paula à son atelier d'expression orale, May prend sa revanche - contrôlée ? - en racontant un souvenir particulière-



ment perturbant

- un autre drame du coucher que celui conté par Proust qui se joue du côté de la mère. S'esquisse alors le personnage de fugitive de Laura Brown - interprété par Julianne Moore - dans la variation sur Mrs Dalloway de Virginia Woolf, *Les Heures* (2), qui s'échappe du domicile familial, oppressée par le rôle de mère qu'elle a à tenir. L'ombre de Médée qui tue ses propres enfants pour se venger de l'infidélité amoureuse de leur père surgit. Cette terrible mère mythique dont la passion prime sur la fibre maternelle pourrait en effet être le versant outrancier de May.

Les « bonne nuit ma chérie » et autres « bonne journée mon chéri » traduisent l'apparence lisse de la mère conforme, sans complètement masquer le bouillonnement intérieur du personnage. Darren - interprété par Patrick Catalifo -, le maçon de Bobby qui cristallise

(2) Adaptation du roman de Michael Cunningham (Prix Pulitzer en 1999) par Stephen Daldry (2003). Avec Meryl Streep, Julianne Moore, Nicole Kidman et Ed Harris.

(1) D'après une expression de Didier Bezace lui-même.



À noter :

► Reprise de la pièce *Délivrez Proust** au Théâtre du Lucernaire jusqu'au dimanche 3 juin 2007, du mardi au samedi à 20h00 et le dimanche à 17h00 (Réservations au 01 45 44 57 34 et sur www.lucernaire.fr).

* Cf CDF n°1288 (25 janvier 2007).

●
Mamie fait de la résistance, à l'instar de Didier Bezace dans sa mise en scène.

le désir féminin, une sorte de Marlon Brando échappé d'*Un tramway nommé Désir*, ne l'appelle-t-il pas «la rebelle»? C'est par la sexualité que surgira le renouveau et une émancipation créative, bien au-delà de l'érotisme. C'est notamment en renouant avec le dessin que May rend palpable son épanouissement. La recherche du plaisir ne connaît pas de limites d'âge. La préoccupation de l'auteur d'*Intimité* (3) se vérifie dans le cas de *May*. En assumant un grain de folie douce sur le coin de l'oreiller de son jeune amant, la femme mûre fait penser à une Belle au bois dormant qui aurait eu le temps d'atteindre la cinquantaine avant qu'un prince brindezingue ne vienne lui chatouiller les oreilles et le corps. À la différence que May provoque les choses par une soudaine impulsion de vie. Son rythme cardiaque s'accélère au sortir de cette après-midi d'amour, comme en témoigne la robe printanière dont elle se vêt et sa démarche accélérée.

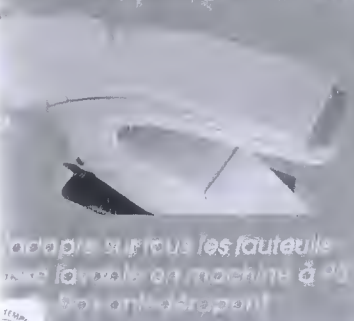
De même qu'elle est active en repoussant Bruce, le prétendant un rien ridicule, fardé et décati, avec la bouche en cul de poule et le rose aux joues, choisi par Paula. Une touchante invitation à la douceur de vieillir que refuse May.

Mamie fait de la résistance, à l'instar de Didier Bezace dans sa mise en scène. Résistance à une forme traditionnelle de théâtre en y introduisant quelques impudeurs toutes cinématographiques. Son astucieuse mise en scène est en effet rythmée par des changements de décors incessants, mais tout en lenteur, mimant avec cohérence les lents déplacements de May et son univers intérieur de femme en quête d'elle-même. Les murs mouvants confèrent une esthétique particulière à la pièce et accentuent la justesse des transitions entre les scènes, certes courtes, mais laissant aux acteurs et au texte le temps de s'épanouir dans l'espace et au spectateur le loisir d'y goûter. Didier Bezace a l'art de l'oxymore comme en témoigne son approche de *May* caractérisée par une douceur heurtée. Le recours aux images vidéo - de plus en plus prégnant dans les mises en scène actuelles - avec la projection d'un ciel brumeux propice à la rêverie se double d'une musique jazzy digne de figurer au générique d'un Woody Allen, caractérisée par un peps mélancolique. Didier Bezace brouille les repères dramatiques traditionnels en variant les genres et les tons sans disharmonie. Une pièce judicieusement intégrée dans la thématique centrale de la saison du Théâtre de la Commune gravitant autour des mères qui mérite qu'on s'y arrête. ■

(3) Film de Patrice Chéreau (2001) dont Hanif Kureishi a coécrit le scénario.

atelas et têtère relaxants

LE NEO PLUS ULTRA POUR LE CONFORT DU PATIENT



adapte sur tous les fauteuils
se lave en machine à 90°
s'ont-dérapent



Idéal pour la parodontologie,
l'implantologie et le blanchiment

Dimensions : largeur 61/40 cm,
longueur 145 cm, épaisseur 3,5 cm.

nmadis Tél. 05 61 42 23 23

www.gammadis.fr
mail contact@gammadis.fr